

## STICH, PUTNAM, ET L'ESPRIT DU JUJITSU

### À propos du problème de l'irréalisme intentionnel<sup>1</sup>

#### *Stich et Laurence : un test pour l'irréalisme intentionnel*

Dans un article de 1993, *Intentionality and Naturalism*<sup>2</sup>, Stephen Stich et Stephen Laurence ont pris en examen le problème de l'échec des stratégies jusqu'à maintenant proposées de naturalisation de l'intentionnel, par rapport à la menace d'irréalisme intentionnel qu'il semble entraîner.

On a la sensation – bien représentée, par exemple, par J. Fodor – que s'il n'est pas possible de naturaliser les phénomènes intentionnels, alors ces phénomènes ne peuvent avoir aucune place dans une conception physicaliste du monde ; pour un naturaliste, ils ne pourraient et ils ne devraient donc pas exister. Selon cette ligne de pensée, l'impossibilité d'une naturalisation de l'intentionnel entraîne sûrement, dans une perspective naturaliste, l'irréalisme intentionnel.

Mais l'irréalisme intentionnel entraîne, à son tour, de lourdes conséquences. Il peut être défini comme la position selon laquelle :

il n'y a rien dans le monde qui possède des propriétés intentionnelles, et les prédicats intentionnels ne sont vrais de rien<sup>3</sup>.

---

1. Je dois remercier Alessandra Damiani (qui m'a signalé l'article de Stich et Laurence) et Marcello Rainero (qui a transformé mon italo-français dans un français plausible).

2. S. Stich, S. Laurence, *Intentionality and Naturalism*, Rutgers (New Jersey), Rutgers University Center for Cognitive science, « Technical Report », 9, 1993.

3. *Ibid.*, p. 1.

Il s'ensuit, remarquent Stich et Laurence, que non seulement des énoncés tels que

1) « La neige est blanche » signifie que la neige est blanche

ne peuvent jamais être vrais, mais aussi qu'il en est de même des énoncés tels que

2) M. Juppé pense gagner les élections

3) Penser qu'il va gagner les élections fait parfois sourire M. Juppé<sup>4</sup>.

Or, ainsi que l'a remarqué Fodor dans sa *Theory of Content*,

s'il n'est pas vrai à la lettre que le fait que je veux quelque chose est causalement responsable du fait que je l'attrape, et que ma dé-mangeaison est causalement responsable du fait que je me gratte, et que mes croyances sont causalement responsables de ce que je dis..., si rien de ça n'est vrai à la lettre, alors presque tout ce que je crois de n'importe quoi est faux, et c'est la fin du monde<sup>5</sup>.

Naturellement, un partisan de l'irréalisme intentionnel pourrait soutenir que cette « fin du monde » n'est, à son tour, rien d'important, car même l'énoncé « tout ce que je crois de n'importe quoi est faux » ne peut pas être vrai, si l'irréalisme est vrai. Mais pour un philosophe bien élevé, qui ait un peu de respect pour le sens commun et pour le langage ordinaire, il est difficile de renoncer à tout ça.

Il semble alors que la seule voie qu'un naturaliste ait à sa disposition pour éviter ces conclusions tellement désagréables, soit de trouver une stratégie de naturalisation de l'intentionnel qui marche. Stich et Laurence, pourtant, ne sont pas d'accord avec cette ligne de pensée.

Ils pensent que la connexion entre l'impossibilité d'une naturalisation et l'irréalisme intentionnel n'est pas si immédiate qu'elle semble.

Le problème, en effet, peut être divisé en deux questions :

1) Est-il possible de formuler un argument explicite qui montre qu'il vaut le conditionnel suivant :

---

4. *Ibid.*, avec quelques changements.

5. J. Fodor, *A Theory of Content and Other Essays*, Cambridge (Mass.) – Londres, MIT Press, 1990, p. 156.

SI l'intentionnel ne peut pas être naturalisé ALORS l'irréalisme intentionnel s'ensuit ?

2) A-t-on des raisons pour penser que cette façon de naturaliser l'intentionnel ne marche pas ?

Il est évident que c'est seulement si ces deux conditions sont à la fois remplies que l'échec de la naturalisation entraîne l'irréalisme<sup>6</sup>.

Mais, selon Stich et Laurence, aucune des méthodes de naturalisation envisagées jusqu'ici ne satisfait contemporanément les deux conditions : l'une ou l'autre échoue toujours ; donc, il n'y a pas de danger d'irréalisme intentionnel dans l'échec des stratégies de naturalisation.

### *Mon argument*

Stich et Laurence consacrent la plupart de leur article à un examen minutieux des stratégies de naturalisation sur le marché, pour montrer que leur thèse est vraie. Je ne veux pas les suivre. Je me propose, plutôt, de voir ce qui se passe quand leur idée est appliquée à une stratégie qui ne soit pas, à la différence de celles qu'ils ont examinées, « naïvement » naturaliste. En particulier, je veux voir ce qui se passe quand leur idée est appliquée à l'argument que Putnam a donné dans *Representation and Reality*<sup>7</sup> contre sa propre conception fonctionnaliste.

Comme tout le monde le sait – disons, le monde de la philosophie analytique – H. Putnam dans les années soixante avait formulé une version computationnaliste du fonctionnalisme mental. Sa théorie bien connue identifiait les états mentaux avec les états computationnels du cerveau – qui était vu comme une machine de Turing très compliquée ; ces états étaient réalisés par – mais ils n'étaient pas identiques à – les états physiques du cerveau, ou de n'importe quoi ayant la même organisation fonctionnelle, au niveau computationnel.

Comme – encore – le monde analytique le sait, Putnam dans son livre *Representation and Reality*, a critiqué son ancienne position et, ce qui est le plus remarquable, il l'a fait à l'aide d'un argument qui a la même structure que l'argument qu'il avait employé pour établir le

---

6. S. Stich, S. Laurence, *op. cit.*, p. 2.

7. H. Putnam, *Representation and Reality*, Cambridge (Mass.) – Londres, MIT Press, 1988.

fonctionnalisme computationnel, contre le naturalisme naïf. C'est ce qu'il appelle «son mouvement de jujitsu» : renverser la force de son argument pour le fonctionnalisme contre le fonctionnalisme même<sup>8</sup>.

Une application des critères de Stich et Laurence au cas de Putnam (année 1988) semble donc être justifiée par le fait que, en dépit des différences qui semblent exister entre les positions proprement naturalistes et la dernière position putnamienne, elles partagent les caractéristiques qui rendent possible, dans les deux cas, l'application de la même critique. Si cette application produit des effets différents dans les deux cas, on pourra sans crainte attribuer ces différences à l'«esprit du jujitsu» qui anime la position de Putnam. Par conséquent, il s'ensuivra, de cette comparaison, des moyens pour mieux distinguer la position de Putnam des positions naturalistes ordinaires.

### *Le coup de jujitsu*

Le fonctionnalisme computationnel de Putnam peut être présenté comme un argument articulé en quatre passages :

a) position, en hypothèse provisoire, d'un réductionnisme matérialiste «naïf»; c'est-à-dire, on accepte provisoirement l'identité entre les états mentaux et les états physiques du cerveau ;

b) contre l'hypothèse provisoire, on démontre que ce matérialisme naïf ne peut pas marcher ;

c) alors, on postule l'existence d'un niveau supérieur survenant (un niveau qui soit réalisé par le niveau inférieur, mais qui ne lui soit pas *identique*) où il y aurait identité entre les états de ce niveau et les états mentaux ;

d) enfin, ce niveau est individué comme le niveau computationnel.

Pour résumer :

- si l'on garde seulement a), on est un matérialiste naïf ;
- si l'on garde a) et b), on est un matérialiste qui n'est plus naïf, mais qui est en difficulté ;
- si l'on arrive à c), on est (génériquement) un fonctionnaliste ;
- si l'on s'éloigne jusqu'à d), on est un fonctionnaliste computationnel.

---

8. F. H. Putnam, *Words and Life*, Cambridge (Mass.) – Londres, Harvard University Press, 1994, p. 441-442.

Arriver jusqu'à d), cela est très beau, car on atteint à une position philosophique très forte et en même temps, pourvu que l'on n'ait pas des problèmes particuliers en philosophie des mathématiques, on peut rester tranquillement naturalistes. Mais une question, à ce point, peut se poser : arrivés à d), peut-on en rester là ?

C'est là précisément la question que Putnam, dans *Representation and Reality*, pose pour renverser sa position précédente ; c'est-à-dire, en termes plus philosophiques :

e) Avons-nous des raisons pour penser que le mouvement a-b-c ne peut pas être répété sur le point d) ?

Est-ce l'identification avec *un niveau ontologique particulier*, c'est-à-dire, celui des phénomènes physiques, qui ne marche pas, ou bien est-ce, plus généralement, *toute identification avec un niveau ontologique quelconque* qui porte à des conséquences inacceptables ? Putnam soutient, avec beaucoup d'argumentations, la deuxième alternative.

Selon lui, le mouvement a)-b)-c) peut être répété toutes les fois que l'on postule un niveau particulier de survenance, mais il n'est pas lié aux caractéristiques ontologiques particulières de ce niveau ; c'est-à-dire, l'argument vaut pour le point d) quelque soit le contenu spécifique du point. On peut postuler une survenance computationnelle, biologique, sociale, etc. : le résultat sera toujours le même.

D'autre part, on ne peut pas penser que le problème serait évité si l'on s'arrêtait au point c) ; le mouvement a)-b)-c) n'aboutit qu'à un fonctionnalisme générique qui doit être précisé dans ses contenus ; au cas contraire, le fonctionnaliste n'est pas dans une situation meilleure que le matérialiste naïf qui proclame qu'une réduction directe de l'intentionnel au physique *doit* être possible, même s'il ne peut pas s'imaginer comment.

La position d'un point tel que d) est donc nécessaire, mais en même temps elle dégage encore la possibilité d'appliquer l'argument, en détruisant les résultats obtenus. Si Putnam a raison, il peut vraiment dire qu'il a « renversé la force du fonctionnalisme contre le fonctionnalisme même », ainsi qu'on fait du coup d'un adversaire dans le jujitsu.

### *Putnam du point de vue de Stich et Laurence*

J'admettrai, ici, que Putnam a raison : le mouvement a)-b)-c) peut toujours être répété, à n'importe quel niveau ontologique.

On ne pourra donc jamais identifier un niveau particulier comme le niveau des états mentaux – et des phénomènes intentionnels.

Arrivé à ce point, un philosophe peut assumer deux attitudes différentes. S'il est un philosophe qui n'a pas un intérêt particulier à ces problèmes, il peut penser qu'il s'agit d'un joli argument, il peut ne plus y penser, et voilà tout. Mais, si pour quelque étrange raison il a un intérêt aux choses de ce genre, il pourra alors réfléchir sur le sens de l'argument, et se demander ce que Putnam a voulu faire ; là, alors, les choses se compliquent beaucoup.

En particulier, si l'on considère l'argument de Putnam du point de vue des conditions posées par Stich et Laurence, on pourra se rendre compte qu'il va s'y produire exactement la situation que Stich et Laurence avaient soutenu ne pas pouvoir exister.

En fait, il est évident que la deuxième condition de Stich et Laurence est satisfaite ; d'après l'argument de Putnam, on ne peut pas naturaliser l'intentionnel, car toute stratégie de naturalisation devrait aboutir, enfin, à l'identification des phénomènes intentionnels avec les phénomènes d'un niveau ontologique particulier, mais cela ne marcherait pas.

Dans cette conclusion, en soi, il n'y a rien d'étrange, car elle était le but explicite de l'argumentation de Putnam. Ce qui est embarrassant, c'est que la première condition aussi semble être satisfaite.

En fait, la première condition demande que l'on puisse formuler un argument explicite en faveur de l'implication

impossibilité de naturalisation → irréalisme.

Or, si le réalisme intentionnel est vu comme consistant dans l'identification d'un niveau spécifique des phénomènes intentionnels, l'argument de Putnam, conjoint à cette prémisse, est exactement l'argument explicite que Stich et Laurence demandent. Si l'impossibilité de naturalisation a sa raison dans l'impossibilité d'attribuer les phénomènes intentionnels à un certain niveau ontologique (soit au moyen d'une thèse d'identité, soit en assumant l'intentionnel en primitif), et si l'attribution de l'intentionnel à un niveau ontologique est une condition indispensable pour que l'on puisse parler de réalisme intentionnel, il est évident que l'impossibilité de naturalisation *pour la raison que Putnam prétend* entraîne l'irréalisme intentionnel.

Cependant, s'il en est ainsi, nous nous retrouvons dans une drôle de situation.

Si l'argument de Putnam – *plus* la prémisse que nous avons indiquée – satisfait aux deux conditions de Stich et Laurence, leur thèse, selon laquelle il n'existe aucune stratégie de naturalisation qui puisse satisfaire aux deux conditions, est falsifiée. Tant pis pour Stich et Laurence, dira-t-on. Mais Putnam, de son côté, n'est pas dans une situation meilleure. Il a gagné son jeu, mais d'une façon complètement paradoxale : une argumentation conduite *en faveur* du point de vue intentionnel, dans le but de démontrer que « l'intentionnalité ne sera pas réduite ni ne s'en ira »<sup>9</sup>, aboutit à l'irréalisme intentionnel.

### *Trois points pour ma thèse, et une conclusion plus générale*

Je soutiens que, en dépit des apparences, il n'est pas nécessaire d'arriver à ces conclusions. Si l'on n'accepte pas la prémisse ajoutée, l'argument de Putnam n'aboutit pas à l'irréalisme, et la thèse de Stich et Laurence reste valide.

A-t-on de bonnes raisons pour rejeter cette prémisse? Je pense que oui, qu'il y a au moins trois bonnes raisons.

La prémisse dit que :

(P) Une position de réalisme intentionnel doit permettre l'identification d'un niveau ontologique propre aux phénomènes intentionnels.

Les raisons pour la rejeter sont que :

- A) Elle est superflue.
- B) Elle est inutile.
- C) Elle est trop forte.

A) *La prémisse est superflue*

Se poser la question du point e) de la section 3, c'est-à-dire, si l'on a des raisons pour ne pas appliquer au fonctionnalisme même la critique portée contre le matérialisme naïf, cela équivaut à déjà accepter, implicitement, une position de réalisme intentionnel.

Si l'on ne reconnaît pas, à l'avance, l'existence d'un domaine de phénomènes intentionnels, pourquoi se demander alors si le niveau des états computationnels (ou tout autre niveau de survenance choisi) donne raison d'une façon adéquate de l'intentionnel? Si l'argument contre le fonctionnalisme conduit à l'irréalisme, cela

---

9. F. H. Putnam, *Representation and Reality*, p. 1.

montre seulement que l'irréalisme doit être choisi dès le début. Si l'activité du cerveau est mieux décrite au niveau physique, ou bien physiologique, ou encore computationnel, etc., c'est donc une question empirique où il n'y a pas de place pour l'argumentation philosophique. Mais seulement s'il y a déjà de bonnes raisons, même implicites, pour assumer l'existence d'un domaine de faits intentionnels, il y a place pour l'argumentation philosophique.

B) *La prémisse est inutile*

C'est le revers de la même monnaie. Certainement, on peut avoir des raisons empiriques pour *admettre* une survenance<sup>10</sup>, mais seulement avec des raisons conceptuelles on peut *prétendre* une survenance. C'est-à-dire, si l'argument de Putnam avait besoin de cette prémisse implicite pour marcher au niveau survenant (le niveau fonctionnaliste), même avec cette prémisse il ne marcherait pas au premier degré (l'identification soutenue par le matérialisme naïf des états intentionnels avec les états physiques du cerveau ou de l'organisme). En fait, ce que montrerait la critique classique putnamienne, appliquée au matérialisme naïf, ce serait que son ingénuité consiste dans l'idée qu'il est nécessaire de rendre compte, de quelque façon, du vocabulaire intentionnel. La morale, alors, serait, simplement: «Ne te préoccupe pas de cela; fais de la bonne physiologie du cerveau, et c'est tout.»

Les deux premières objections, considérées ensemble, semblent montrer que l'argument de Putnam aboutit, en réalité, à une conclusion favorable à la conception de l'intentionnalité comme mythe de la *folk psychology*. Pourtant, nous savons que Putnam rejette cette position aussi. En effet, je pense que cela peut être justifié, indépendamment des préférences personnelles de Putnam, par ma troisième raison.

C) *La prémisse est trop forte*

Que la prémisse soit superflue, ou qu'elle soit inefficace, cela ne conduit pas nécessairement aux positions de l'intentionnalité comme mythe de la *folk psychology*. Il en serait ainsi seulement si l'on pouvait montrer que la prémisse n'est pas trop forte, c'est-à-dire, qu'elle n'a pas d'alternatives. Mais il y en a (au moins) une.

---

10. Cf. P. Clark, B. Hale (éds), *Reading Putnam*, Oxford, Blackwell, 1994, p. 290, l'exemple putnamien des phénomènes gravitationnels et des phénomènes magnétiques.



Dire que l'on admet, même implicitement, un domaine de phénomènes intentionnels, cela n'engage pas, nécessairement, à formuler une ontologie consistante qui les comprenne, c'est-à-dire, à reconnaître ce domaine dans un niveau ontologique qui ait des relations consistantes avec le niveau des phénomènes physiques (ou tout autre niveau). Au contraire, cela peut nous conduire à reconnaître que, simplement, notre appareil conceptuel n'est pas à même, en ligne de principe, d'organiser une ontologie qui réunisse ensemble, d'une façon consistante, l'intentionnel et le non-intentionnel.

### *Première conclusion*

Il paraît, donc, que l'argument de Putnam dans *Representation and Reality*

- 1) ne falsifie pas la thèse de Stich et Laurence ;
- 2) n'aboutit pas à l'irréalisme intentionnel ; il montre plutôt une limitation nécessaire de l'appareil conceptuel d'un système cognitif (au moins, du nôtre).

### *Deuxième conclusion*

On peut tirer de ces considérations, je pense, une conclusion plus générale, au moins sous forme d'une supposition à tester ensuite. Stich et Laurence ont mis à l'épreuve leur thèse sur les stratégies de naturalisation existantes. Ils ont trouvé qu'elle la passe. Moi, j'ai fait la même chose avec une stratégie qui a un but opposée, et j'ai trouvé non seulement que la thèse de Stich et Laurence reste valable, mais que cela a lieu à l'aide d'une présupposition implicite. On peut soupçonner que la présupposition implicite trouvée dans l'argument de Putnam, ou une présupposition analogue, est présente aussi dans les cas que Stich et Laurence ont pris en examen. En d'autres mots, une stratégie qui s'occupe de la naturalisation de l'intentionnel, qu'elle y soit favorable ou contraire, pour être une stratégie qui vaut la peine d'être prise en considération, doit présupposer à l'avance l'existence d'un domaine de phénomènes intentionnels, et donc la crédibilité, sur ce point, du langage ordinaire.

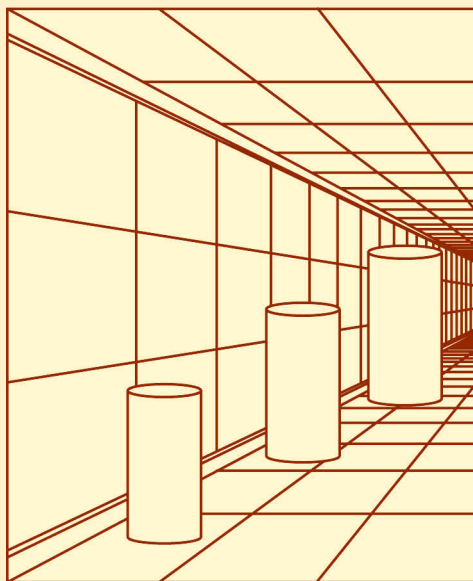
Carlo NIZZO

*Universités de Turin et Genève*



Cahiers de Philosophie  
de l'Université de Caen

# Philosophie analytique



1997-1998 N° 31-32

Presses Universitaires de Caen